

ELENI SIKELIANOS

Le Livre de Jon

récit autobiographique traduit de l'américain
par Claro

ACTES SUD

Ce livre est pour toute ma tribu, et pour quiconque lui ressemble. Il est pour chacune de nos versions de Jon, pour la version intime qu'il avait de lui-même, et pour cette version parfaite qui flotte quelque part dans l'espace idéal où sont projetées nos plus belles ombres.

*des oiseaux avec certains rapports charge alaire /
poids, des oiseaux au bec riche en butin & des oi-
seaux à tête noire, & un air qui leur permet pattes
bleues, tête iridescente, de se faufiler, des hérons aux
plumes lisses, qui est ton père, qui ? Des oiseaux, "Ma
question, répondez*

*en le moins de mots possible,
à quoi ressemble la vie
parmi les enfants
des oiseaux ?"*

PRÉSENTATION

Ce livre fait partie d'une histoire familiale plus vaste, qui reste à écrire ; une histoire où l'on croise des morphinomanes et des héroïnomanes, des réfugiés, des comtes ioniens, une des plus riches familles des Etats-Unis qui dilapida sa fortune en essayant de ressusciter le théâtre grec antique, des Juifs lithuaniens, une demi-douzaine de musiciens, un peintre, plusieurs poètes (dont l'un candidat au prix Nobel), une lesbienne, des vendeurs d'opium, des serveuses, une danseuse burlesque dite Melena la Fille-Léopard (ma grand-mère maternelle), et un nain (l'un de ses cinq époux), lesquels échouèrent tous, au final, sur les rives de notre patrie américaine. Cette histoire débute en des temps et des lieux ignorés de nous – sur des îles irlandaises, sur les plaines ambrées de l'Anatolie, sous la lumière dorée de l'Attique, par des passagers sur un bateau et des plaisantins –, elle serpente à travers les premiers arpents de l'histoire écrite de ce continent, parcourt l'Europe bohémienne et l'Amérique, et vient percuter de plein fouet l'histoire ordinaire de tous ces plans hypercool qui ont mal tourné.

*

Je vois les lignées de nos ancêtres se déployer en filaments, décrire ici et là des boucles, bifurquer, disparaître ; parfois le fil est rompu, parfois ce sont des impasses dans la nuit là où telle ou telle sœur a pris un bateau en Grèce et n'a jamais réintégré le troupeau ; des hommes et des femmes qui se sont trouvés ou que les circonstances ont précipités dans les bras l'un de l'autre, puis ont rayonné tout le long de la vaste lignée deux par deux ; car ils eurent beau s'aimer, aimer l'autre quel que soit son sexe, ou vivre séparés, sans cesse le long de cette longue flèche qui remonte aux premiers humains chassant dans la brousse quelque part sur un lointain continent à une époque indiscernable, on trouve un homme et une femme, formant couple, chacun représentant un trait d'union électrique d'effort et d'intelligence, illuminant le chemin qui mène jusqu'à moi, qui suis là – ; des hommes et des femmes, dont les yeux s'éclairent au moins un court instant dans leur vie ; qui s'aiment les uns les autres dans la nuit avant l'invention de l'écriture ; ou une brève rencontre, peut-être provoquée, qui permet la continuation d'une lignée ; ces paquets de gènes qui attendent, et cette incontrôlable pulsion animale à vouloir faire des choses – l'amour, des bébés ; leurs rangs allant de l'avant, toujours, se scindant, baisant, se dispersant, jusqu'à ce qu'ils abordent aux rives de l'histoire ; puis plus loin, encore plus avant, jusqu'à ce qu'ils forcent l'enceinte de la tradition familiale.

Ainsi débute le récit avant le temps humain mais en termes humains, et ce récit s'étend bien au-delà dans un avenir que nous ne pouvons imaginer, si ce n'est, peut-être, que nous l'habiterons autrement

que comme des bibliothèques ambulantes. Il importe que subsistent dans une histoire familiale des trous impossibles à remplir, des secrets et des mystères, des migrations et des invasions et des lignées troubles.

Cette partie du récit concerne mon père, Jon.

CHAPITRE (CHER)

Cher Papa Cher Père Cher Jon Cher Pa',

(Cette lettre est désormais un chapitre de l'histoire.)

C'est un dimanche on ne peut plus calme ici à New York – les chats (tu ne les a jamais connus) sont vautrés ici et là ou grattouillent dans les valises du placard, Laird est dans l'autre pièce et travaille à son roman, les voix ténues des enfants s'échappent par les fenêtres dans la cour puis elles s'envolent. Dehors, quelqu'un frappe quelque chose avec un marteau ; cela confère au temps un rythme régulier. C'est une journée grise, ici, avec un petit carré de bleu en haut du ciel, et bien qu'il y ait de la brume, je peux sortir sans veste – il fait doux pour la fin octobre.

Je me suis réveillée ce matin avec une image liquide des rues en damier d'Albuquerque sous un grand ciel bleu d'automne dans lequel montait

une fumée de cèdre emplissant le quartier d'un parfum d'altitude et se mêlant aux nuages d'hiver, tandis que, couchés sur l'horizon, les monts Sandia s'élevaient eux aussi dans cette resplendissante lumière d'or et de pastèque. Les voisins sont si calmes, ici. Je pense aux fois où j'ai descendu Marble ou Lead avec toi, Zeke ou Pouli, dans le seul bruit de nos pieds qui dérangent les feuilles mortes, ou de nos voix qui s'élançaient dans l'air friable, cristallin.

Quand t'ai-je vu pour la dernière fois ?

En mars, je crois qu'il y avait de la neige, et tu n'allais pas bien. Le premier jour, nous avons parlé longuement dans la cour de Pat, toi accroupi, moi assise à même la terre battue et dure, le soleil réchauffant nos épaules. Je me souviens à peine de ce dont nous parlions – de livres, peut-être. Puis la conversation s'est portée sur les armes – que tu avais toutes étudiées et inspectées dans leur diversité, ou que d'autres avaient pointées sur toi. Tu avais un travail à faire et nous avons marché dans les rues calmes de ton vieux quartier (tu avais bousillé ton camion un mois plus tôt et tu poussais un vélo à tes côtés de la main gauche) et dans d'autres quartiers, nous avons longé de petits terrains vagues d'aspect sablonneux qui s'étendaient sur des mètres et des mètres, des terre-pleins, des chiens qui aboyaient et toutes sortes de variétés de crocus qui perçaient le sol, jusqu'à ce qu'on arrive sur le chantier. Les propriétaires de la maison

nous ont invités à prendre le thé et des toasts, ils venaient juste de quitter Chicago, leur fils habitait Baltimore. La femme peignait des carreaux bordeaux et crème sur le sol de la cuisine. Les maisons étaient bien meilleur marché ici, disait-elle, et nécessitaient pas mal de travaux. Ils avaient fait abattre un arbre, mais ils avaient beaucoup à dire, et ce jour-là tu n'as pas travaillé.

Quand je t'ai revu un peu plus tard, au cours du même séjour, tu étais saoul ou tu planais, et tu déblatérais sur ta dernière toquade amoureuse et tes vastes projets à moitié fêlés. Je ne voulais pas en entendre parler, et pour la première fois je te l'ai dit. Puis tu t'es emballé à l'idée de m'entendre lire en public, parce que tu te disais sans doute que j'allais m'interrompre en plein milieu pour annoncer : Et voici mon père, en te désignant, et toutes les jolies femmes dans la salle se seraient tournées vers toi pareilles à de somptueuses fleurs frémissantes vers un sombre soleil sous-marin, le sourire aux lèvres. Sauf que tu n'as pas réussi à parcourir les quatre-vingts kilomètres qui te séparaient de Santa Fe.

Je ne t'ai jamais considéré comme appartenant à une tendance quelconque – juste comme un être humain lâché ici-bas, parfois porté disparu dans le désert, parfois complètement à côté de ses pompes, une personne dont les pensées tourbillonnantes ne pouvaient jamais être prédites ou dupliquées – mais te voilà, membre

d'une longue et ennuyeuse litanie de pères absents et de connards défoncés.

Pat me dit que tu as perdu ton appartement. Que tu vis près d'une benne à ordures pas loin d'University. Que tu te paies des overdoses à intervalles réguliers, que tu fais des crises d'épilepsie, que tu te prends des coups de barre à mine, te fais voler tes portefeuilles, et chopes des pneumonies. Il doit y avoir un trou noir là quelque part près de ta poche qui avale les clés et le bon sens, les camionnettes, les outils et l'argent liquide.

Enfant, les rares fois où je te voyais, je savourais les heures où tu martelais des chansons au piano, racontais des anecdotes sur les chiens et les chats que tu avais connus, parlais de la fois où tu avais arraché un morceau d'une toile du Douanier Rousseau au Louvre quand tu avais seize ans et gardé ledit morceau dans ta poche tout l'été, en le tripotant jusqu'à ce qu'il tombe en poussière. Je t'ai vu t'endormir sous ce ciel bleu figé, avec ces lions noirs. Je n'ai jamais – je suppose que c'est typique des fils et des filles – vraiment pensé que tu allais mourir. Dans une chambre d'hôtel, bientôt, un lacet noué autour du biceps, ou dégringolant une longue volée de marches, le cerveau pris de convulsions jaunes. Que ton sang pourrait se transformer en morceaux de glace par une nuit d'hiver, que tu ne trouverais pas ta dose de méthadone, que la pneumonie t'emporterait

à l'aube. Que tu deviendrais stupide au point qu'on ne veuille plus te parler, et qu'il y aurait cet effort permanent pour se rappeler le vieux Pops, celui des grands soirs. Je ne nourris pas l'espoir que tu connaisses tes petits-enfants, ou que tu voies ma sœur devenir adulte.

Il y a les facteurs : une prédisposition chimique, la dépendance, la disponibilité, le manque de volonté – mais je suis incapable de comprendre comment ta vie a pu continuer à être à ce point dissolue. Tu t'es effondré, relevé, effondré. Dans les villes blanches et enneigées de ta jeunesse, dans la brutalité des familles américaines et des paysages tout en pelouses, avec la lumière bleue de l'hiver s'étendant au-dessus de toi – comment vas-tu survivre ?

J'envoie cette lettre à Pat, dans l'espoir qu'elle te trouvera.